

Albert Camus 22. Camus et l'Histoire, textes réunis et présentés par Raymond Gay-Crosier et Philippe Vanney, Minard, « Lettres modernes », Caen, 2009. Un vol.

La première partie du volume rassemble huit communications données à l'occasion d'un colloque international, « Camus et l'Histoire », organisé à l'Université de Floride (Gainesville) sous la responsabilité de Raymond Gay-Crosier ; la seconde, huit études, recueillies par Philippe Vanney, dont la diversité prouve que la question de l'Histoire n'est étrangère à aucune des œuvres de Camus. Encore faut-il s'entendre sur la signification du terme. Écrite avec une majuscule, l'Histoire oriente du côté des hégéliens et des marxistes, qui lui attribuent un « sens », à quoi Camus se refuse d'autant plus que celui-ci a servi au XX^e siècle à légitimer les pires horreurs. Mais il n'a même pas besoin de recourir à la majuscule pour écrire dès 1937 dans ses *Carnets* : « Les Grecs, peuple heureux, n'ont pas d'histoire ». Est-il revenu de son idéal hellénique quand il ébauche, avec *Le Premier Homme*, une fresque destinée à remonter aux premiers temps de la colonisation de l'Algérie ? Moins qu'il n'y paraît si on lit le roman comme le rêve d'une histoire immobile, Français et Arabes s'étant (comme Abel et Caïn) entredéchirés du début jusqu'à aujourd'hui tout en trouvant des raisons de vivre ensemble.

L'histoire est faite d'abord de la répétition du quotidien auquel nul n'échappe, pas même Janine, la « femme adultère », qui ne peut répondre à l'appel du désert parce qu'elle ne sait tout simplement pas où aller (Colin Davis). En une acception plus générale, l'histoire a servi à Camus, contre tous les fanatismes, à souhaiter que chaque homme assigne des limites à la place qu'il occupe sur la planète (Ronald Aronson). Que, derrière l'épidémie représentée dans *La Peste*, doive se lire la situation de la France occupée, mais aussi les formes d'organisation de la Résistance, est un sujet connu, mais décrypté ici grâce à une étude génétique très convaincante (Marie-Thérèse Blondeau). À la lumière de réflexions récentes, comme celle de Fukuyama, qui font de la fin du XX^e siècle une période post-historique, il importait de voir quelle place prenait l'Histoire au temps de la guerre froide et comment Camus s'est toujours attaché à la subordonner à la Justice (David Carroll). Contre l'Histoire, il incarnait en tout cas, comme l'a souligné Sartre après sa mort, le « fait moral », et cette morale l'a conduit, alors même qu'il penchait vers la Méditerranée contre le Nord, à refuser de choisir parce qu'il n'acceptait pas l'exclusion (David R. Ellison). La « recherche du père » est liée à la recherche de « cent-trente ans de l'histoire de l'Algérie » dans *Le Premier Homme*, roman écrit contre l'oubli (Agnès Spiquel). « Pieds noirs, masques blancs » propose un rapprochement inattendu, mais suggestif, du dernier roman de Camus avec *Les Damnés de la terre*, de Frantz Fanon (James Tarpley). Mais la question de l'Histoire telle que l'envisageait Camus trouve aussi des résonances dans l'histoire du XXI^e siècle : lui qui condamnait le terrorisme tout en tentant de comprendre les terroristes, comment considérerait-il le terrorisme aveugle et massif qui s'est développé après sa mort (Maurice Weyembergh) ?

La deuxième partie du recueil commence par une réflexion sur l'« abstraction », tentation des intellectuels que Camus a toujours combattue ; au moins le voit-on, dès ses toutes premières œuvres, soucieux de distinguer le bon et le mauvais usage de l'intelligence (Neil Foxlee). Son respect intransigeant de la vérité éclaire ses rapports avec les opposants au régime de la R.D.A., contraints au mensonge, mais il pourrait, aujourd'hui encore, nourrir le sentiment de ceux qui n'ont pas trouvé, dans la chute du mur de Berlin, une solution suffisante aux problèmes de l'humanité (Brigitte Sändig). Confronté en tant que résistant à la violence, Camus figure, avec Caligula et le personnage de *La Peste* dans *L'État de siège*, deux tyrans qui la poussent à son extrémité ; contre Sartre et Merleau-Ponty, il refuse que celle-ci trouve

jamais de justification¹ (Madalina Grigore-Muresan). On est encore dans l'histoire (celle de la peine de mort) quand on étudie chez Camus trois occurrences (voire quatre) de la figure d'un père saisi de vomissements après le spectacle d'une exécution capitale. Répartis au travers de son œuvre, les trois récits prennent, selon la date où ils ont été composés, une signification différente (Hiroshi Mino). On revient au théâtre pour constater qu'il est, aux yeux de Camus, « une école du présent ». Trois scènes (dans *Caligula*, *Le Malentendu* et *Les Justes*) illustrent la force du *kairos*, présent des possibles, temps de l'irruption, moment de rupture : elles offrent aux héros tragiques des occasions d'exercer leur liberté et d'aller dans une autre direction (Anne Prouteau). L'inspiration tragique de Camus trouve un autre éclairage dans un rapprochement avec celle de Beckett. À la foi en l'homme condamné à mort du premier s'oppose, chez le second, un désespoir qui condamne l'homme à exister (Sophie Bastien). On retourne à l'univers romanesque dans les deux dernières études. Alors que les décors des œuvres de Camus se réfèrent toujours, fût-ce avec des transpositions, à la réalité, la ville de Taghâsa offre dans *Le Renégat (L'Exil et le Royaume)* l'exemple singulier d'un lieu d'exil élaboré à partir de sources diverses, sorte d'enfer où le lecteur peut cependant trouver la clef d'un salut (Maki Ando). Le « motif de la nuit » est enfin exploré depuis les tous premiers écrits de Camus jusqu'au *Premier Homme*. Nuit d'angoisse où s'inscrit la misère noire du « quartier pauvre », nuit chaleureuse où l'enfant regarde le ciel étoilé en compagnie de sa mère : dans son ambivalence, la nuit figure, dans tous les cas, le besoin d'un retour à l'enfance dont Camus a fait, dès la première page de ses *Carnets*, le principe même de son œuvre (Hiroki Toura).

Pierre-Louis Rey

1. « La violence est à la fois inévitable et injustifiable », écrit-il en 1948 à Emmanuel d'Astier de la Vigerie, ce qui complique le problème et fait de celui qui en use autrement que par bassesse un héros tragique.